

# JOURNAL DES DAMES

## ET

## DES MODES.

~~~~~  
*Ce Journal paraît tous les dix jours, le 1<sup>er</sup>, le 10 et le 20 de chaque mois. Chaque numéro contient de une à cinq Gravures coloriées : Modes, Meubles et Bijoux. — Les bureaux sont : rue La Boétie, n° 62*  
 ~~~~~

~~~~~  
*Le tirage est limité à 1.250 ex. numérotés. — Le prix de l'abonnement est fixé à 100 francs par an pour la France et 120 francs pour l'Etranger. Il est tiré en sus 29 ex. de luxe : dont 5 sur vieux Japon avec 3 états des grav. à 500 fr. par an ; 12 sur Japon impérial avec 2 états à 300 fr. et 12 sur Japon impérial à 200 fr. — Il n'est pas accepté d'abonnement d'une durée inférieure à un an.*  
 ~~~~~

### PARIS.

Ce 19 octobre, 1912.

Une élégante qui fera bien des envieuses, c'est celle qui s'offrira — ou se fera offrir, mais n'est-ce pas tout un ? — la paire de renards argentés de 35.000 francs qui se trouve, depuis quelques jours, chez l'un des plus grands couturiers de la rue de la Paix. Qui sera cette heureuse et enviable élégante ?

~~~~~  
 Mais il n'y a pas que des renards argentés à 35.000 francs la paire. Une de nos grandes maisons a l'exclusivité de certains renards blancs teints et travaillés de façon à donner l'illusion exacte des véritables renards. Et c'est une charmante fantaisie que tout jeune homme peut offrir à son amie, ce qui lui procurera d'abord le plaisir de s'entendre dire : « Oh ! mon ami, vous avez fait des folies ! » quitte à se voir ensuite jeter ces renards à la figure : « Je ne porte que *du vrai*, monsieur ! »  
 ~~~~~

~~~~~  
 Octobre ! on remet des tapis dans les escaliers et les calorifères sont allumés. Pour cacher les radiateurs, on a imaginé de recouvrir le dessus de ces peu esthétiques appareils d'une petite planchette de bois d'où pend un rideau de grosses perles de bois peintes dans les tons de la pièce. Un de nos grands artistes possède un fumoir tendu de cretonne blanche à grandes cigognes noires, avec les meubles orange et les cache-radiateurs en perles orange, violettes et or ! Les ballets russes ne sont pas morts !

Ex. N° 867



Il y a, maintenant que les beaux six-heures-moins-cinq-sept-heures-moins-vingt sont repris rue de la Paix, comme une espèce de petite émeute devant la vitrine d'un de nos grands bijoutiers, où l'on voit un collier de diamants à cinq rangs dont on chuchote le prix avec une respectueuse admiration. Et l'on se demande qui l'emportera, de la princesse authentique ou de la blonde actrice aux bijoux célèbres qui ont toutes les deux juré de se le faire offrir.

Un homme élégant doit maintenant porter les moustaches courtes, mais très légèrement relevées à la commissure des lèvres en « ailes de monoplan ».

*Qu'il est de bon ton de pêcher en eau trouble.*

En dépit des chroniqueurs gagés et des réclames retentissantes, les femmes aiment peu la chasse. La poursuite des perdreaux craintifs, la recherche des lièvres peureux ont bientôt lassé leur patience.

Il faut, cependant, puisque la mode l'exige, vivre jusqu'en novembre sur ses terres et patiemment attendre la Saint-Hubert. Comment faire ?

Pour occuper leurs loisirs, les châtelaines viennent de lancer un nouveau snobisme et de créer un sport inédit. Le dernier ton dans la Touraine et le Blésois c'est de réunir ses petites amies, ses voisins et ses flirts pour la pêche de l'étang.

Étangs solitaires et romantiques des forêts de Luynes, de Champchevrier ou d'Amboise, étangs sauvages et désolés, étangs de Givry, étang de Poyer envahi par les joncs, étang de Château-la-Vallière, étang de Beauvais reflétant son petit château, étang des Luroux avec ses soixante-quinze hectares de même étendue, étang de Crémille, étang du Sablonnet, auriez-vous jamais espéré voir vos rives désertes foulées par tant de souliers aristocratiques ?

Ainsi l'exige le dernier bateau.

On envoie des bostols imprimés pour inviter à la pêche de l'étang — vidé, la dernière fois, il y a cinq ans.

Dès le matin, c'est un tumulte ronronnant sur les routes d'automobiles ultra-modernes et de calèches antiques, en hâte les invités grimpent au manoir et consomment un léger repas, car le premier coup de filet doit être donné exactement à dix heures trente.

Depuis trois jours déjà, la bonde, levée, a laissé couler lente-



ment l'eau stagnante et tout le poisson se rassemble devant le petit kiosque rustique .

Les mondaines amusées se montrent la fuite éperdue des gardons, les sauts des brochets et le manège savant des carpes se creusant lentement, sous la vase, des « foyers » .

La châtelaine, souriante, fait les honneurs de ses eaux mortes et promet des pièces sensationnelles. Déjà les pêcheurs, les gens du village, munis de hautes bottes, déploient le long filet, la senne, et toutes ces jolies femmes s'esclaffent et s'ébrouent :

— Cette vase ! Dieu, que c'est sale !

Les petites narines frémissent au relent de pourriture et d'amertume qu'exhale l'onde saumâtre .

Voici les brochets qui, agiles, fuient devant le rât captieux, ces dames poussent de délicieux petits cris effarouchés, on voit un brochet de quinze livres se débattre et lutter désespérément ; un aide a saisi à pleines mains une carpe et la jette sur la berge . On s'assemble pour admirer l'agonie silencieuse de l'énorme poisson qui ouvre ses ouïes roses et vibre de toute l'armure de ses écailles cuivrées .

Le filet lourd de poissons s'approche de la rive, un dernier effort et sur les roseaux couchés s'étale toute la moisson brillante du fretin et des belles pièces : brochets au flanc ocellé de jaune, gardons de fond plats et brillants comme l'argent, tanches fluides et dorées, carpes massives et guillochées d'orfroi, anguilles insinueuses au dos verdâtre .

Et les charmantes visiteuses se penchent vers ce grouillement de ventres blancs, de nageoires rouges ; du bout de l'ombrelle une baronne mélomane tourmente un brochet rageur qui montre ses dents acérées, sa langue râpeuse ; les yeux brillants, deux jeunes filles enlacées contemplant la splendide mort d'une tanche moirée d'or et d'ambre fin .

On sert le thé, les gâteaux ; l'air vif d'automne aiguise les appétits boudeurs, les messieurs sablent le champagne en estimant d'avance le poids de la pêche : deux mille livres . . .

Voici le second coup de filet, une nouvelle floraison d'écailles jonche le sol taché de vase, un troisième coup de filet, un quatrième encore . . .

Le soir tombe, rapide et sournois . Les frêles Parisiennes dans leurs robes de soie ou de météore frissonnent sous l'aigre caresse des brises ; le fond du parc se teinte délicatement de pourpre sombre, les nymphes de Corot sortent du fût des saules . . .

Un peu rêveuses, les mondaines enveloppent d'un regard mélancolique ce paysage désolé . Le dernier rayon du soleil éclaire encore les spasmes ralentis d'un brochet vaincu . . . On se



sent l'âme inquiète, un peu peureuse de ses quinze ans, les soirs où l'on pleurait sans cause. Le crépuscule apaisant tend ses voiles gris, tandis qu'au-dessus du taillis, ronde et blême, la lune, enfin levée, s'étonne de ne plus trouver, au pied des roseaux, son fidèle miroir...

PIERRE DE TRÉVIERES.

TOI ET MOI.

Ton passé !... car tu as un passé, toi aussi !  
 Un grand passé, plein de bonheurs et plein de peines...  
 Dire que cette tête est pleine  
 De vieilles joies, de vieux soucis,  
 D'ombres immenses ou petites,  
 De mille visions où je ne suis pour rien !...  
 Redis-les-moi, toutes ces choses cent fois dites...  
 Tes souvenirs, je ne les sais pas encor bien...  
 Ah ! derrière tes yeux, cette nuit, ce mystère !  
 Ainsi c'est vrai qu'il fut un temps où, quelque part,  
 Tu courais dans de la lumière  
 Avec de longs cheveux épars,  
 Comme sur ces photographies ?  
 Raconte-moi : C'est vrai ? C'est vrai ?  
 Tu fus pareille à ce portrait  
 Où tu n'es même pas jolie !  
 Explique : en ce temps-là, qu'est-ce que tu faisais ?  
 Qu'est-ce que tu pensais ? Qu'est-ce que tu disais ?  
 Que se passait-il dans ta vie ?  
 Ce grand jardin a existé, qu'on aperçoit ?  
 De quel côté était la grille ?  
 Es-tu sûre que ce soit toi  
 Cette affreuse petite fille ?  
 Ce chapeau démodé, ce chapeau d'autrefois  
 Fut ton chapeau, tu es bien sûre ?  
 Et toutes ces vieilles figures,  
 Ce sont les gens qui te connurent avant moi ?...  
 C'est à ces gens que tu dois ton premier voyage,  
 Ta première nuit dans un train,  
 Ta première forêt et ta première plage !  
 C'est eux qui t'ont donné la main,  
 Et qui t'ont prêté leur épaule,  
 Et qui t'ont dit : « Regarde là ! »...  
 Hélas ! pourquoi tous ces gens-là  
 Ne m'ont-ils pas laissé ce rôle !  
 J'aurais tant aimé t'emporter,  
 Loin, toute seule, et t'inventer  
 De merveilleux itinéraires !  
 Je t'aurais révélé les soirs et les étés,





*Deshabillé de mousseline de soie glycine drapé et bordé de fourrure.  
— Petite casaque de velours noir frappé —.*



Ayuntamiento de Madrid





Tenue d'Equipage. Carrik en drap souris



Ayuntamiento de Madrid



Donné le goût des longues routes solitaires  
 Et dit les noms des beaux villages aperçus...  
 Je t'aurais présenté la Terre.  
 Je crois que j'aurais très bien su.  
 Et de tant d'horizons splendides,  
 De tant de villes, de pays,  
 Peut-être aurait-il rejailli  
 Un peu de gloire sur le guide...  
 Ah! tous ces gens, petit chéri,  
 Savent-ils bien ce qu'ils m'ont pris!  
 C'est fini, l'on n'y peut rien faire...  
 C'est l'irréparable... Voilà...  
 Et cependant tous ces gens-là  
 Ont l'air de gens très ordinaires...  
 Sois certaine, mon pauvre amour, qu'entre nous deux  
 Si nous sentons aussi souvent des différences,  
 Ce n'est qu'à cause d'eux, oui, d'eux  
 Qui, sous prétexte de vacances,  
 Te menèrent de-ci, de-là,  
 Et mirent leur empreinte, avant moi, sur ta vie...  
 ... Ne pensons plus à tout cela...  
 Range-moi ces photographies.

PAUL GÉRALDY.

~~~~~  
 OUV R A G E N O U V E A U .

“ *La Fête arabe* ”, par Jérôme et Jean Tharaud.

Je suppose que je parle à une jeune dame, et cause de livres avec elle. Je suppose, par conséquent aucune absurdité ne me coûte :

Et je crois l'entendre qui me dit :

— Mon vieil oncle le sénateur et mon beau-frère le conseiller d'arrondissement ont beaucoup loué la *Fête arabe*, des frères Tharaud. C'est un bouquin de politique?

Combien ces mots m'affligent!... Je réponds donc avec vivacité :

— Un bouquin!... Une jeune et jolie femme comme vous, madame, user de ce terme affreux! Sachez d'abord qu'un ouvrage de MM. Jérôme et Jean Tharaud n'est jamais un bouquin, mais une œuvre, ce qu'on appelle une œuvre, et non pas faite en badinant ni comme sans y songer, je vous prie de le croire. Vous n'avez donc pas remarqué que l'on devient grave tout à coup, dès que l'on cite un livre de ces messieurs : *Dingley*, les *Hobereaux*, la *Maitresse servante*, la *Fête arabe*... attention! c'est la caravane qui passe!... Et chacun de hocher la tête : « Oh! ceux-là!... » semble-t-on murmurer; et l'on n'achève pas. Cela impose... Et c'est à propos d'une de ces œuvres augustes que vous venez parler de bouquin? Veuillez ne plus recommencer.

Maintenant, si M. votre oncle le sénateur de droite et M. votre beau-frère ont daigné connaître ce livre, au moins de nom, c'est qu'il soutient une théorie chère au parti, à savoir que nous sommes la



proie des étrangers. L'histoire contée dans la *Fête arabe* est celle-ci : une petite ville située dans notre Algérie et habitée uniquement par des Arabes, vivait heureuse et charmante ; mais on construisit un chemin de fer, et des Espagnols, des Maltais, des Calabrais innombrables se répandirent dans ce coin de pays, s'en emparèrent, comme ils font de toute notre Afrique ; et, malgré les efforts d'un Français, plein d'intelligence et de goût, la contrée s'est trouvée bientôt perdue, salie, gâchée. Les nationalistes jugent que la thèse est bonne. Moi aussi, parbleu !... Maintenant, M. Dufayel, qui est Français, ou M. Bloch-Levalois, qui n'est ni Maltais, ni Calabrais, ni Espagnol, auraient-ils mieux traité le village arabe que ces fâcheux étrangers ? Ce sont bel et bien des compatriotes, hélas ! qui ont ruiné le Mont-Saint-Michel, et qui, tout récemment encore, parlaient de transformer le Palais-Royal en un carrefour populeux. De plus, le commerce, en Algérie, se trouve presque entièrement aux mains des Français... Je vous ennuie, madame ?

— Mon Dieu, oui, monsieur... Vous l'avez lu, vous, ce livre-là ?

— Dites que je l'ai appris par cœur ! Les Tharaud sont de merveilleux, d'incomparables écrivains ! Certains tableaux, des pages entières, dans leurs livres, atteignent à la perfection : on voit, on sent, l'on goûte presque, dès qu'ils décrivent. Et quel tact, quelle mesure, combien les doigts, les yeux sont artistes, qui ont su tantôt voir avec cette justesse, tantôt dessiner avec cette agilité, cette exactitude et cette vigueur ! La phrase est coupée juste où il faut ; elle se renouvelle sans cesse en ses tours ; elle va, vient, revient, passe, forte et délicate à la fois. Que de rouages secrets la font mouvoir et palpiter, quel art caché, que d'habileté surprenante, exquise, et perceptible aux seuls raffinés ! Il n'y a pas jusqu'aux voyelles et aux consonnes mêmes d'un si pur et noble langage qui ne se flattent les unes les autres, et ne semblent s'appeler, s'attendre, se grouper harmonieusement comme dans un ballet. Entre vingt, entre cent, les Tharaud choisissent juste le mot qu'il faudra, celui que l'on emploie depuis deux ou trois siècles, et qui pourtant, mieux qu'un autre plus rare, dépeint, cisèle, modèle, colore, émaille, parfume... Heureux qui, près de tels auteurs, a fait un beau voyage !... Enfin, le choix heureux de leurs sujets, la probité, voire l'élégance de leur carrière littéraire...

— Bref, il faut que je lise la *Fête arabe* ?

— Ah ! non, madame, non, je ne dis pas cela !... Autre chose est déclarer un livre admirable, et autre chose en conseiller la lecture à ses amies... Vous comprenez, il y a une façon, un rien, une certaine grâce, le sourire enfin, qui est en France la vie même : dans les œuvres de quiconque est doué de ce don des fées, les personnes s'égaient, s'animent, parlent, ripostent, jouent, parlent : ils sont là, autour du lecteur, il les entend. Or, les Tharaud ignorent jusqu'à l'apparence même du sourire : leurs bonshommes sont de beaux muets toujours attristés, et leurs histoires de beaux récits toujours graves. De là vient que l'on se frappe tant en les lisant ; et que l'on déclare d'une voix émue : « C'est grand ! ». Tandis que l'on dit avec négli-



gence : « C'est charmant... » en nommant les productions futiles de ces simples écrivains qui, nés de vieille race parisienne, ne peuvent pas faire autrement, les pauvres, que de sourire irrésistiblement, à la manière de chez eux... Seulement, ces méprisés-ci, dont on n'écrit jamais, hélas ! que l'œuvre est belle, ils publient pourtant des livres que vous lisez peut-être, madame, au lieu que l'admirable *Fête arabe* ne vous amuserait guère.

— Pourtant, vous parliez d'un étonnant voyage...

— Oui, mais voyageriez-vous sans un compagnon qui vous aime et vous prenne la main devant les plus émouvants paysages ? Non, n'est-ce pas ?... La vie est la vie...

MARCEL BOULENGER.

#### AUTRE TEMPS, AUTRES MŒURS.

Voici une nouveauté digne d'être retenue dans un journal comme celui-ci qui entend fixer en notations rapides l'état d'âme de ce temps. ON ÉCOUTE AU THÉÂTRE. Je ne parle pas de l'Opéra où les abonnés discutent tout haut de leurs petites affaires, non par irrévérence, mais pour couvrir le bruit parfois monotone et souvent insupportable de la musique. Mais observez, ailleurs, les loges et les fauteuils d'orchestre. Les loges surtout. Jadis, les dames apportaient des bouquets, derrière lesquels elles s'abritaient pour échanger de menus propos avec leurs compagnons. Il était de bon ton de tourner le dos à la scène et de ne prêter d'attention aux artistes qu'à un taux usuraire. Maintenant on écoute, et l'on écoute jusqu'à la fin. Quel est donc ce mystère ? Voici une explication : les hommes de lettres et les auteurs dramatiques, en particulier, se répandent dans le monde. Ils ont des cheveux et des smokings également bien coupés. Ils fuient les cafés et ne voient guère leurs confrères qu'aux heures où il est question de leurs intérêts. On les connaît. Et si on ne les connaît pas, on connaît quelqu'un qui les connaît. C'est comme s'ils avaient été vaguement présentés à chacun des spectateurs. On ne vient plus écouter une pièce, mais un auteur, et on l'écoute comme s'il parlait dans un salon, contre une cheminée bienveillante. Il est entré de la politesse, de l'urbanité, de la complaisance dans les relations entre ce qu'on est convenu d'appeler le public élégant et les producteurs. La glace est rompue. Plusieurs de ces messieurs ont de flatteuses relations ; il règne dans les représentations (peu nombreuses) de leurs pièces ce que j'appellerai un ton de five o'clock. On sait les ennuis de leurs ménages, leurs gains, leurs flirts, leur âge et leur opinion politique. Et l'on a pris ainsi doucement, insensiblement, des habitudes de



décence et de retenue. Ainsi l'on ne dit : « C'est idiot ! » que dans la voiture et l'on applaudit pour cacher les bâillements. Heureuse époque ! Quant aux galeries supérieures, le cinéma les a habituées à la discrétion. Et nous entrons ainsi dans des mœurs théâtrales qu'eût vénérées feu M. de Coislin, l'homme le plus poli de France, et sans doute le moins passionné.

HENRI DUVERNOIS.

## MODES.

On porte beaucoup maintenant, sur les jupes de velours ou de satin noir, de longues blouses en velours ou en satin de couleur assez vive. La dernière réunion de courses nous a montré, sur un fourreau de velours noir, une blouse de velours framboise brochée d'or, avec ceinture de satin noir et large col de skungs. L'aspect « moujik » était complété par une toque de fourrure à haute aigrette et des bottines à talons rouges. Est-il utile de dire que l'élégante que nous avons vue habillée de la sorte était jeune et mince ? Cet ajustement aurait sans doute paru beaucoup moins gracieux sur une dame moins jeune et moins élancée. — On voit encore davantage de bijoux dans la journée : était-ce donc la peine de tant railler les élégantes sud-américaines qui se parent, dès midi, de tous leurs diamants ? Il est vrai que les bijoux que nos dames portent l'après-midi sont ingénieusement conçus pour se marier sans éclat avec telle ou telle robe déterminée, et qu'ils en sont le parfait complément. Un de nos grands bijoutiers de la rue Royale a donc imaginé des bijoux à fonds d'émail et à combinaison de pierres, qui s'adaptent à ravir à la ligne un peu tourmentée des robes actuelles. Sur une robe de velours noir à corsage à basques en velours de lin bleu, lamé d'argent, par exemple, une large plaque d'émail où une émeraude et deux saphirs mêlent leurs éclats harmonieusement opposés n'aura rien qui puisse offenser le regard le plus délicat, ni le goût le plus sûr — et même les plus difficiles devront convenir que c'est là, avec le sautoir de perles, le seul bijou qui pouvait « aller » sur une telle toilette.

A la feuille de ce jour sont jointes les gravures 26 et 27.

La reproduction des gravures et des articles de ce journal est absolument interdite, même par extrait.

Le Gérant : JACQUES DE NOUVION. Imp. de Vaugirard, H.-L. MOTTI, dir., 12-13, impasse Ronsin, Paris.